

www.e-rara.ch

Notes d'un voyage en Auvergne

Mérimée, Prosper

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-11177>

Le Puy.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

le Ministre, sur cette belle église, qui malgré tout ce qu'elle a souffert, peut encore être rangée parmi les monuments les plus remarquables que possède l'Auvergne.

Entre Brioude et Saint-George d'Aurat, à droite de la route qui mène au Puy, on aperçoit quelques grosses pierres qui paraissent les restes d'un monument celtique assez considérable. Il y en a cinq, dont deux seulement sont debout aujourd'hui. On voit des entailles en apparence faites au ciseau à la partie supérieure de l'une d'elles. Ces entailles sont-elles anciennement faites? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer aujourd'hui. Au reste il y a plus d'un exemple d'un travail semblable dans les monuments de cette espèce, et l'on sait qu'à Stonehenge, par exemple, les piliers du *cromlech* ont des mortaises ou des tenons pour s'emboîter avec les pierres horizontales qui servent d'impostes. Autant que j'en ai pu juger, ce groupe de pierres a fait partie d'un dolmen assez considérable.

LE PUY.

(*Anicium.*)

CATHÉDRALE.

L'aspect de la ville est des plus pittoresques. Ses maisons, comme une suite de gradins, couvrent

la pente fort raide d'une montagne couronnée par d'énormes masses de déjections volcaniques, qui de loin semblent menacer ruine. Au pied de ces rochers, sur un plateau fort étroit, espèce de palier à cet escalier gigantesque, s'élève l'église cathédrale dominant toute la ville. Une position presque inaccessible, et par conséquent très facile à défendre, détermina Évodius, huitième évêque du Velay, à y transférer le siège de son diocèse, qui jusqu'alors avait été, comme tout semble le prouver, la ville de Saint-Paulien, autrefois la cité des Vellaviens. Cet Évodius, dont on ne connaît guère l'histoire, passe pour avoir fondé la première église du Puy, et quelques antiquaires même pensent que la cathédrale actuelle offre encore des vestiges de cette construction, qui remonterait au *v^e* siècle, peut-être à la fin du *iv^e*. D'après quelques données assez vagues, d'autres supposent qu'elle aurait été bâtie au *ix^e*, date que l'examen du monument rend beaucoup moins improbable que les précédentes. Ainsi que la plupart des grandes églises, Notre-Dame du Puy s'est formée lentement par une suite de corrections et d'additions d'époques différentes, en sorte que ses parties les plus anciennes, modifiées à plusieurs reprises, ont perdu beaucoup de leur caractère. Toutefois, on ne saurait nier que la première construction ne soit fort ancienne, car les changements principaux qu'elle a subis appartiennent eux-mêmes au système bysantin. Or, deux chan-

gements apportés au plan original et parfaitement reconnaissables, n'ont pu avoir lieu qu'à des intervalles assez longs, et le plus moderne pourtant ne peut être postérieur au xii^e siècle. Ce n'est donc point trop hasarder que de prendre le ix^e pour la limite la plus éloignée, lorsque, de l'aveu général, le xii^e est la plus rapprochée de nous.

Avant de rechercher les dates de ces différents changements, j'essaierai de donner une idée de l'église dans son état actuel. C'est une longue basilique à trois nefs, sans apside, ou, si l'on veut, le prolongement du chœur qui, à l'extrémité orientale de l'église n'est plus accompagné de ses collatéraux, forme une apside carrée. On compte huit travées depuis le fond du chœur jusqu'au mur occidental. Chaque travée est couverte d'une coupole, et cette espèce de voûte, incontestablement très ancienne, peut être invoquée comme une présomption à l'appui de la date donnée aux premières constructions.

Au Sud, un porche donne accès dans le chœur, non pas immédiatement, mais par une grande salle ou vestibule en retour sur ses murs latéraux. Même disposition au Nord, moins le porche avancé. Au-dessus de ces deux vestibules, au Nord et au Sud, sont de vastes salles voûtées aussi hautes que la nef. Ce point doit être noté. — J'ai parlé du plateau très resserré, sur lequel l'église est bâtie; en s'étendant à l'Ouest, elle arriva bientôt à dépasser le sol horizontal et à s'avancer sur la pente escar-

pée de la montagne. Pour conserver à l'aire du monument une surface plane, il fallut soutenir par des voûtes son prolongement occidental qui se projeta au-dessus de l'escarpement, et, par suite, l'entrée principale fut placée dans l'intérieur et au centre actuel de l'église, au point où le plateau commençait. Sous les voûtes dont j'ai parlé passait un escalier qui aboutissait à la cinquième travée de la grande nef, précisément à l'entrée du chœur actuel. De là, le dicton populaire : « qu'on entrait à Notre-Dame par le *nombril*, » c'est-à-dire par le milieu de l'église, « et qu'on en sortait par les *oreilles*, » c'est-à-dire par les vestibules en retour sur le chœur. Aujourd'hui, cette disposition originale a disparu en partie. M. de Galard, l'un des derniers évêques du Puy, fit fermer l'entrée souterraine et détourner l'escalier de manière à le faire aboutir dans le collatéral Nord de la nef. Par ce changement, on sacrifia le cloître qui longe l'église de ce côté, et il fallut en abattre un angle entier.

La disposition de l'église est à peu près la même dans toutes ses travées. Des piliers épais soutiennent les arcades qui séparent la nef des collatéraux. Au-dessus de ces arcades s'élève une fausse galerie, ou plutôt un placage de trois arcades ou niches portées par des espèces de consoles. L'amortissement de cette arcature supérieure forme comme une large corniche, derrière laquelle s'ouvre, dans chaque travée, une fenêtre en plein cintre,

flanquée de deux autres fenêtres figurées ; des colonnettes géminées les accompagnent, et reçoivent les retombées de la coupole ; une autre fenêtre éclaire les bas-côtés. Chaque travée est séparée de la travée voisine par une arcade perpendiculaire à l'axe de la nef ; l'une de ces arcades contient une galerie, qui sert de pont pour passer d'un côté à l'autre du toit.

Dans les trois premières travées, à partir du mur oriental du chœur, on ne voit que des arcades en plein cintre. Les piliers sont irréguliers de plan (peut-être pour avoir été retouchés), et leur amortissement ne consiste qu'en un tailloir. La quatrième travée porte les traces évidentes d'une restauration : du côté du Sud, l'arcade inférieure est en ogive ; celle du Nord, au contraire, est en plein cintre. Après la cinquième travée, l'ogive devient constante dans les arcades ; les piliers prennent, en plan, la forme d'une croix, et se couronnent de chapiteaux variés et de style byzantin fleuri. Enfin, les deux dernières travées, à l'Occident, ont leurs piliers également en forme de croix, mais avec une colonne engagée dans chaque angle rentrant. Quant aux chapiteaux de ces colonnes, historiés pour la plupart, leur style ne diffère pas matériellement de celui que nous avons observé dans les précédents. J'ometts certaines réparations encore plus modernes, et de style gothique (probablement du *xiv^e* siècle), dont on trouve des preuves, surtout dans le collatéral Nord,

attendu qu'elles n'ont pas modifié sensiblement les dispositions générales que je viens d'indiquer. Mais un changement plus grave et plus malheureux a dénaturé entièrement la troisième travée, c'est l'entrée du chœur. M. de Galard en est encore coupable. Les chanoines se plaignaient du froid résultant de l'élévation de la coupole, sous laquelle leurs stalles étaient placées. Pour leur épargner des rhumes, on baissa cette coupole, ou plutôt, on établit une seconde voûte au-dessous, que l'on décora avec tout le mauvais goût naturel aux architectes du siècle dernier.

Si j'ai pu rendre intelligible cette courte description, on devine déjà la disposition primitive de Notre-Dame, et ses accroissements successifs. Incontestablement, le chœur est la partie la plus ancienne, et l'absence d'ornementation le démontre suffisamment. L'emploi de matériaux antiques dans sa construction, et particulièrement des débris d'une frise romaine, encastrée à l'extérieur dans l'appareil, vient ajouter une preuve nouvelle (1). Les vestibules Nord et Sud, et les salles au-dessus (le plancher qui les sépare est

(1) Les ornements de cette frise qui présentent des attributs de chasse, donnent beaucoup de probabilité à l'opinion qu'un temple de Diane existait sur la hauteur où l'église est bâtie. On lit sur le mur oriental du chœur l'inscription suivante, tracée en lettres onciales de forme très ancienne :

OPE DIVINA LANGVENTIBVS Ë MEDECINA
adveNIENS GRATIS VBI DEFICIT ARS YPOCRATIS.

moderne), formaient les transepts de l'église primitive, comme l'indique leur disposition intérieure et extérieure, analogue à celle du chœur. Quant à l'époque à laquelle ils en furent séparés, on peut supposer que ce fut vers la fin du XII^e siècle, et ce qui me le fait croire, ce sont des fresques et quelques ornements ajoutés, portant le caractère de cette époque, appliqués sur les murs qui séparent actuellement les transepts du chœur.

Ainsi, l'église primitive ne comprenait que quatre travées, et sa forme était celle d'une croix. Toutefois, ce dernier point peut être contesté, et il n'est pas impossible que les transepts ne soient qu'une addition postérieure aux quatre premières travées. Bien que je ne partage pas cette opinion, je dois exposer les faits qui militent en sa faveur. On sait que les travées de l'église sont couvertes par une suite de coupes ; et bien qu'elles aient été réparées, il n'en est pas moins certain, par l'examen des murs et de la maçonnerie qui les porte, que les réparations, de quelque époque qu'elles soient, ont respecté la disposition originelle, disposition d'ailleurs très rare, et qu'on ne rencontre que dans des monuments fort anciens, tels que les églises de Cahors, de Périgueux, etc. Or, point de coupes dans les transepts couverts par une voûte en berceau. Cette différence dans le système des voûtes, dont au reste on pourrait citer des exemples, ne me paraît pas pouvoir contreba-

lancer les présomptions qui résultent de la conformité très remarquable dans les autres dispositions de ces transepts, avec celles des quatre travées primitives. L'appareil, d'ailleurs, est parfaitement semblable, et les assises de ces transepts se lient intimement à leur point de contact avec celles du chœur.

Aux quatre travées primitives, deux autres furent ajoutées au XI^e siècle, si je ne me trompe pas sur le caractère de l'ornementation qui distingue ces dernières. Le raccord avec les anciens murs, maladroitement exécuté, une notable différence dans la hauteur des fenêtres, la forme des piliers et celle des arcades, constatent ce premier changement, si toutefois ils n'en fixent pas positivement la date.

Suivant toute apparence, ce fut à la même époque que toutes les parties, alors existantes de l'église, c'est-à-dire ses six travées et les transepts, reçurent une ornementation nouvelle, et à l'extérieur, uniforme. Je ne puis du moins attribuer qu'à cette restauration, des archivoltes et des moulures à billettes qui entourent le chœur, les transepts et une partie de la nef; tentative de décoration qui, pour simple qu'elle soit, ne contraste pas moins fortement avec la grossièreté de la première construction, surtout avec ses piliers sans colonnes ni chapiteaux. Probablement encore, il faut donner la même origine à une tour octogone qui surmonte la coupole défigurée par M. de Ga-

lard. Elle est ornée de colonnes à chapiteaux historiés, et de moulures travaillées avec quelque recherche. Doit-on également rapporter au ^xⁱ siècle la décoration en pierres de couleurs rouge et noire, incrustées dans les gables du transept et le mur oriental du chœur? Je le pense ; mais je ne présente mon opinion qu'avec une extrême réserve. En effet, ainsi que je l'ai dit plus haut, on ne connaît pas l'origine du système d'ornementation par ces mosaïques grossières, et il est tellement simple et tellement naturel, en ce pays si riche en matériaux de couleurs tranchées, qu'il a pu s'y manifester dès les temps les plus reculés. J'ajouterai que ces mosaïques, beaucoup moins élégantes que celles de Brioude, ne se composent guère que de carrés et de losanges.

Pour en finir avec la seconde époque de Notre-Dame, je crois que, dès lors, l'entrée bizarre au milieu de la nef, fut commencée, ainsi qu'une partie de l'escalier qui y conduisait. Je reviendrai plus tard sur les motifs qui me le font présumer.

Le troisième accroissement de la cathédrale comprend ses deux dernières travées à l'Ouest. C'est en quelque sorte une suite du premier; mais, cependant, l'art s'était perfectionné, et l'on en trouve une preuve dans le soin particulier apporté dans la bâtisse de cette partie de l'église, dans le plan gracieux des piliers, dans la grandeur et la noblesse de la façade.

En raison de sa position, cette façade est fort

élevée, car il y a une immense différence de niveau entre sa base et l'aire de l'église. A cela près, elle ne se distingue pas sensiblement du système général des façades bysantines, et présente à l'ordinaire de grandes lignes symétriques d'arcades et de fenêtres, étagées les unes au-dessus des autres, et séparées par des corniches horizontales. Je citerai seulement une innovation qui ne me paraît pas heureuse : les trois nefs ont chacune un fronton distinct, au lieu d'être comprises sous le même amortissement. Quant à l'ornementation, elle ne consiste guères que dans les alternances de couleur, ou les placages en mosaïque grossière, si communs dans cette province. Une seule corniche, et un petit bas-relief placé trop haut pour qu'on en puisse apprécier le travail : voilà tout ce que la sculpture a fait pour décorer cette façade. Les arcs des fenêtres et des arcatures appliquées aux différents étages sont généralement en plein cintre, mais la porte principale et la grande fenêtre au-dessus sont en ogive, sans doute pour lui donner une résistance plus considérable, en raison de la charge qu'elles ont à soutenir. Toutefois, cette précaution s'est trouvée insuffisante, car dès le *xiv^e* siècle, la solidité de la façade inspirant de vives inquiétudes, on dut l'éperonner par un puissant contrefort qui nuit beaucoup à l'effet général. En outre, les bâtiments voisins qui resserrent la rue par laquelle on arrive à la façade, cachent en partie la base de l'église; et, cependant, la vue de cet immense

escalier, dont les dernières marches se perdent dans l'obscurité, a quelque chose d'imposant et de mystérieux, qui prépare admirablement l'entrée d'un temple chrétien.

Les voûtes et les arcades de l'escalier n'ont point de forme constante, et l'on y voit le plein cintre et l'ogive employés avec une sorte d'indifférence. Cependant, le plein cintre se trouve assez fréquemment au-dessous de l'ogive, qui semble n'être ainsi placée que comme une garantie de solidité.

Le plan de l'escalier répète, en quelque façon, celui de l'église. Il est divisé en trois parties, correspondant aux trois nefs, par des piliers énormes, flanqués de grosses colonnes byzantines, et à chaque travée un large palier interrompt régulièrement la montée. Le second de ces paliers communique au Sud, à une porte latérale, donnant sur une rue; au Nord, à l'entrée de l'hôpital, bâtiment fort ancien, adossé à l'église, mais presque entièrement dénaturé par des dispositions modernes. En ce point deux chapelles, transformées aujourd'hui en magasins, s'ouvraient l'une à droite et l'autre à gauche, parallèlement à l'axe de la montée, et correspondant aux collatéraux Nord et Sud de la nef. Il fut un temps, je le présume, où l'entrée de l'église, sa porte extérieure, pour parler exactement, s'ouvrait à la hauteur de ce palier. C'était avant la construction des deux dernières travées occidentales, à la seconde époque de la cathédrale. Peut-être alors ces chapelles n'existaient pas encore.

On observe, en effet, dans l'appareil du mur qui les ferme à l'Ouest, des arcs anciens, n'ayant pas le même centre que celui des arcs de leurs portes et de la voûte actuelles. La porte latérale donnant sur la rue, du côté du Sud, offre une singularité semblable, et, dans son tympan, on aperçoit, enclavé dans l'appareil, un fragment d'un arc qui a dû être considérable; d'où il faut conclure un changement complet, opéré dans cette entrée et toute cette partie de la fabrique (1). Je ne doute pas que là n'ait existé un porche qu'on a détruit pour le remplacer par la disposition actuelle; or, ce changement n'a pu avoir lieu que lors de la construction des deux dernières travées. Après des indices aussi positifs, il paraît presque inutile d'ajouter une observation moins concluante, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque poids, rapprochée des précédentes. La première marche, à partir du second palier (lequel, ainsi que je l'ai déjà dit,

(1) On remarquera que du côté de la rue, le cintre formant l'amortissement de la porte latérale est surmonté et comme doublé par une ogive destinée évidemment à augmenter son pouvoir de résistance.

Cet enclavement d'un arc dans un tympan me rappelle un fait aussi bizarre mais qu'il est moins facile d'expliquer. Dans l'appareil du mur oriental du chœur, au-dessous d'archivoltes en plein cintre, ornées de billettes, on distingue un grand arc en ogive qui les coupe irrégulièrement. Nul doute que cette ogive n'ait été faite en sous-œuvre, postérieurement aux archivoltes; mais dans quel but? Je ne puis le deviner. Sa position excentrique dans la muraille ne permet pas de supposer qu'on ait voulu percer une fenêtre qui depuis aurait été condamnée.

correspond à la troisième travée du côté de l'Ouest), porte l'inscription suivante, profondément gravée, et qui, prise dans le sens le plus littéral, indique que là fut l'entrée, le seuil de l'église :

NI CAVEAS CRIMEN CAVEAS CONTINGERE LIMEN
NAM REGINA POLI VVLT SINE SORDE COLI.

Les voûtes et les parois de cet escalier, du moins de la partie supérieure, étaient couvertes de fresques ; mais depuis peu d'années on les a fait disparaître sous une couche de badigeon. On en aperçoit pourtant encore quelques fragments. Ce sont des têtes de saints ou d'anges entourées de nimbes creusés dans la pierre, cannelés et fortement dorés.

Les portes des chapelles de l'escalier, en bois de cèdre, autant que j'en ai pu juger, sont couvertes de compositions tirées de l'Écriture-Sainte, sculptées en très-bas relief, et pourtant assez détachées du fond pour qu'elles ressemblent à des découpures appliquées sur un panneau uni : elles sont cependant taillées dans la masse du bois, ce qui suppose un travail prodigieux. Les figures maigres et démesurément longues, les ornements riches et capricieux, et surtout un caractère particulier dans l'exécution, qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer, rappellent fortement les

marqueteries et les bas-reliefs indiens ou persans. Sur chaque panneau (il y en a six à chaque chapelle), une légende explique le sujet sculpté par un vers léonin, tracé en lettres liées d'une manière bizarre et d'une forme en apparence fort ancienne (1). Il est aisé de voir qu'autrefois les figures et les ornements ont été peints et dorés, et je crois qu'avec un peu de soin, il ne serait pas impossible d'en retrouver les couleurs. La porte de la chapelle voisine de l'hôpital est bien conservée, mais l'autre est tellement vermoulue, que légendes et sujets sont devenus presque méconnaissables. Il y a dans l'intérieur de ces deux chapelles quelques peintures, mais en aussi mauvais état que celles de l'escalier.

Je reviens maintenant à l'église, et j'en examinerai successivement quelques-unes des parties les plus remarquables. Le porche avancé, sous lequel on passe pour entrer dans l'ancien transept Sud, se distingue par la richesse de son ornementation. A peine trouverait-on le moindre espace lisse au milieu d'une inépuisable variété de moulures et de détails très-finement sculptés, qui recouvrent les archivolttes, les piliers, et jusqu'aux fûts des colonnes engagées. Tous ces ornements d'ailleurs appartiennent au style bysantin fleuri, et après avoir loué leur rare élégance, je ne vois qu'une seule

(1) On y remarquera l'U employé au lieu du V.

singularité qui mérite une description détaillée. Les arcades qui servent d'entrée à ce porche, sont en ogive, mais doublées par un autre arc en plein cintre, qui ne tient à l'intrados du premier que par trois tenons en pierre, en sorte que dans la plus grande partie de sa courbe, l'extrados du cintre est séparé de l'intrados de l'ogive par un vide de plus d'un pied. Pareil tour de force est rare, ce me semble, dans la période bysantine, et c'est le premier exemple que je rencontre d'une disposition semblable. Le porche se rapporte de tous points à la fin du XII^e siècle, et cette date est d'autant plus remarquable, qu'on sait que le goût pour l'apparence de la légèreté, et la recherches des formes difficiles et extraordinaires, ne s'introduisit dans l'architecture du moyen-âge, qu'à une époque assez avancée de l'art gothique,

Les portes orientales des transsepts ne sont pas moins curieuses que celles des chapelles de l'escalier, mais leur conservation laisse beaucoup à désirer. Elles ont perdu la plus grande partie de leurs ornements, et l'on ne peut guères juger aujourd'hui que de quelques-unes de leurs ferrures. Parmi ces dernières il faut noter des têtes de lions ou de tigres d'un caractère original, et qui ressemblent d'une manière frappante aux têtes de bronze coulées par les maîtres Jean et Nicolas de Bingen, et que l'on voit à la cathédrale de Trèves. Deux lions en bois, sculptés d'un relief assez fort, sont encore conservés dans les panneaux supérieurs de la porte du transsept Sud.

Ainsi que dans beaucoup d'églises d'Italie, le clocher de Notre-Dame est isolé, sur l'alignement du collatéral Nord, et un peu au-delà du chœur, dont il est séparé par une petite cour. De même que la cathédrale, il paraît avoir subi plus d'une transformation, et ses étages supérieurs n'appartiennent pas à la même architecture que sa base. Celle-ci est carrée, flanquée d'une arcature figurée que soutiennent des pilastres sans autre amortissement qu'un simple tailloir. S'il m'est permis de hasarder une conjecture, cette base peut avoir été un baptistère dépendant de la cathédrale. Vraisemblablement au ^{xii}^e siècle on en fit un clocher, en y ajoutant une suite d'étages qui présentent, chacun dans ses fenêtres, un mélange d'ogives et de cintres. A mesure qu'il s'élève, ce clocher se retrécit sans perdre sa forme carrée; il se termine par une flèche légèrement obtuse. L'aspect n'en est point agréable, sinon à une grande distance, ce qui tient en partie, je crois, à ce que ses étages, en retraite les uns sur les autres, ne se profilent pas nettement sur le ciel. Je suppose qu'il n'a été achevé que dans le courant du ^{xiii}^e siècle, du moins je ne puis rapporter qu'à cette époque de grands pinacles gothiques, appliqués à l'un des derniers étages. L'ornementation est nulle, et l'ensemble de la construction n'a point de caractère décidé. On n'y trouve ni la légèreté gracieuse du style gothique, ni la sévérité imposante du style bysantin.

J'ai parlé des fresques peintes dans les salles supérieures des transepts. Du côté du Nord, elles sont extrêmement endommagées, et je ne trouve à citer que quelques figures colossales de saints, très grossièrement exécutées, de style bysantin, et fort inférieures aux peintures de Brioude. Le transept Sud a moins souffert, et les parois, les voûtes et les colonnes mêmes sont couvertes de grandes compositions, de figures isolées et d'une multitude d'ornements fantastiques. Malgré les ravages de l'humidité, et bien des mutilations modernes qui semblent faites à plaisir, plusieurs sujets sont reconnaissables, tels que le frapement du Rocher, la Cène, l'entrée à Jérusalem, etc. ; mais il ne m'a pas semblé que ces compositions formassent une suite continue, du moins les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont mêlées, et je crois que le peintre ne s'est attaché qu'à couvrir les murs sans se mettre en peine d'établir, dans son travail, un ordre ou une symétrie quelconque. On sent qu'il ne faut pas attendre des artistes des XII^e et XIII^e siècles la moindre correction dans leurs dessins. Pourtant, on remarquera, dans les figures de cette salle, une certaine régularité, une certaine grandeur. Il me semble évident que la peinture au moyen-âge a conservé plus longtemps que la sculpture, non seulement, les procédés matériels, mais les traditions du *Beau* qu'elles avaient reçues de l'antiquité, traditions bien altérées sans doute par la maladresse et la barbarie des

ouvriers, mais où cependant percent encore quelques restes de la pureté du goût classique. Il n'est personne qui n'ait remarqué la singulière ressemblance qu'ont entre eux tous les saints de la peinture byzantine : on dirait que les artistes ont tous copié un même modèle, et ce modèle est un type de beauté idéale. Assurément cette beauté n'est point *rendue*, mais elle est *cherchée*, et je ne veux que constater cette tentative tout infructueuse qu'elle soit. A mesure que l'art se perfectionna, la beauté des types, ou, pour parler plus exactement, le souvenir de cette beauté, s'affaiblit de plus en plus. Au lieu de chercher le beau absolu, les artistes voulurent copier la nature sans choisir leurs modèles. L'idéal fut remplacé par le vrai, et c'est à l'époque où les artistes du moyen-âge avaient acquis le plus grand talent d'exécution, que leurs ouvrages nous présentent les formes les plus triviales et les plus laides. Que l'on compare à un beau tableau de Jean Van-Eyck quelque fresque d'un peintre inconnu du XII^e siècle, d'un côté, l'on verra une nature vulgaire rendue avec un talent d'imitation supérieur; de l'autre, une nature idéale se révélant malgré l'ignorance et la maladresse de l'artiste byzantin.

Au Nord de la cathédrale se trouve un cloître formé par quatre galeries voûtées, portées sur des arcades en plein cintre. Les chapiteaux des colonnettes qui les reçoivent sont en général historiés, et la plupart d'un travail très fin et très élégant.

Il y en a même quelques-uns entourés de feuilles d'acanthes et de volutes un peu capricieuses, qu'on serait presque tenté de prendre pour antiques, et je connais tel monument romain qui en montrerait assurément de plus bizarres et surtout de moins bien exécutés. Au dessus des arcades, une incrustation de pierres de couleurs différentes, et symétriquement arrangées, compose une décoration qui ne manque pas de grâce, et qui est plus soigneusement exécutée que celle qu'on voit aux gâbles des transepts. Dans ce cloître, comme dans toutes les parties de la cathédrale, on observe dans la disposition générale et les détails des différences assez sensibles pour prouver que sa construction s'est opérée lentement, et qu'elle a été l'œuvre de plusieurs architectes. Si l'on considère la partie la plus ancienne, on remarquera qu'à l'exception des chapiteaux toute l'ornementation se réduit à des dessins très simples que forme, dans l'appareil, une certaine combinaison de pierres colorées. Ainsi l'on voit des claveaux alternativement noirs et blancs, une espèce de frise où, sur un fond blanc, se détachent des losanges ou des zigzags rouges, enfin des pendentifs qui présentent un appareil réticulé en mosaïque à carreaux noirs et blancs. Dans la partie la plus moderne, au contraire, la sculpture se mêle partout à ces incrustations : une multitude de petits bas-reliefs, de fantaisies bizarres, composent une frise continue, et chose assez rare au moyen-âge, la clef

de tous les arcs se détache en forte saillie de l'archivolte, offrant soit une tête fantastique, soit une petite composition sculptée avec beaucoup de finesse. Enfin, la hauteur des arcades, leur diamètre, la disposition des piliers et des colonnettes, distinguent encore les deux parties de ce cloître.

Je viens d'indiquer d'une manière tout à fait générale les différences qui les caractérisent: je crois l'une commencée au xi^e siècle, lors de la première addition faite à la cathédrale; la seconde probablement postérieure d'un siècle à peu près, exécutée alors que l'on compléta Notre-Dame, en y soudant ses deux dernières travées occidentales. Au reste, une grande réparation dont on ne saurait préciser la date a laissé, dans les deux parties du cloître, des traces bien évidentes. Dans la frise sculptée, entre autres, des transpositions maladroites ne permettent aucun doute à cet égard. Enfin, les sculptures de cette frise, les chapiteaux et mêmes les colonnes des galeries, se rapportent à des styles tellement différents que, pour en expliquer la confusion actuelle, il faut admettre que, pendant toute la construction, on se soit servi occasionnellement de matériaux tout travaillés et préexistants. Quelques fûts de colonnes en marbre, par exemple, m'ont paru incontestablement d'origine antique.

Une assez grande salle, en apparence construite ou restaurée au xiv^e siècle, communique avec ce cloître. Elle servait, autrefois, de chapelle mor-

tuaire, et dans ses caveaux étaient enterrés les évêques et les chanoines du Puy. On vient de cacher, sous un épais badigeon, quantité de grandes fresques qui en couvraient les parois.

Anciennement, la cathédrale était fortifiée, et vraisemblablement dès son origine, car on sait que ce fut la position avantageuse de la montagne sur laquelle elle est bâtie, qui détermina son fondateur à en faire le siège épiscopal de la province. Une double enceinte séparait l'église de la ville, et longtemps la juridiction des évêques fut absolue dans le petit espace qu'elle renfermait, tandis que la ville basse avait ses magistrats et son gouvernement municipal à part. Il reste quelques parties des murs qui formaient cette enceinte, mais je n'ai rien vu dans ces vestiges qui ne fût très postérieur à la cathédrale. Un grand bâtiment qui s'y lie au Nord, un peu en retraite sur la façade, et adossé au cloître, paraît avoir été autrefois comme une espèce de citadelle au milieu de l'enceinte fortifiée. Il s'élève sur le bord de pentes fort escarpées, et ses murailles très hautes et très épaisses sont encore renforcées de puissants contreforts, et couronnées de créneaux et de machicoulis (1). Peut-être les évêques y firent-ils leur résidence; peut-être y cherchaient-ils un asile dans un temps de troubles. Au Nord de ce bâtiment s'élève

(1) On remarque qu'il y a des machicoulis jusque sur les contreforts.

une tour carrée, beaucoup plus ancienne, et qui pourrait remonter au xi^e siècle. Anciennement, elle servait de prison et de dépôt pour les archives; le premier étage est voûté, et la plateforme bordée de créneaux *sans machicoulis*.

D'autres fortifications, mais tellement ruinées, que leurs débris ne peuvent fournir aucun renseignement sur leur origine, couvraient le sommet et les pentes du rocher de Corneille (*Rupes Corneli*), cette masse volcanique qui domine le plateau où la cathédrale est assise. Partout où les rochers laissaient quelques toises d'un terrain uni, on avait élevé des murailles; on en trouve des restes jusque dans les points les moins accessibles. Ces travaux militaires n'indiquent pas tant les dispositions belliqueuses des premiers évêques du Puy, que le besoin de sécurité au milieu des guerres continuelles qui furent, pour le moyen-âge, comme un état normal.

Quant aux fortifications particulières de la ville, il n'en reste aujourd'hui qu'une porte flanquée de tours fort basses, le fossé qui s'étendait devant les remparts étant depuis longtemps comblé. Ces tours, ouvertes du côté de la ville, sont couronnées de machicoulis fort élégamment découpés en ogive, et m'ont paru de la fin du xiv^e siècle. On nomme cet unique vestige des anciennes fortifications du Puy la porte de Pannesac. Il est question de la démolir pour élargir une rue. Bien qu'il n'y ait rien de très remarquable dans l'architecture

de ces tours, leur bon effet sur le boulevard qui sert de promenade, surtout les souvenirs qu'elles rappellent, en font désirer la conservation par tous les gens de goût.

MAISON DE LA PRÉVOTÉ; ÉGLISE SAINT-JEAN.

Au Nord de la cathédrale, et presque vis-à-vis de son clocher, on voit un bâtiment tout crevassé et presque en ruines, connu sous le nom de la Prévôté, et que l'on croit de construction romaine. Il est certain que plusieurs portions de ses murailles sont antiques, et l'examen de leur appareil, réticulé en quelques points, ne laisse pas de doute à cet égard. Peut-être même doit-on assigner encore une origine romaine à quelques arcades du premier étage et aux piliers qui les soutiennent. Mais tout le bâtiment se trouve aujourd'hui en si mauvais état, ses parties antiques sont mêlées à tant de réparations du moyen-âge ou modernes, qu'il faut renoncer, je crois, à connaître jamais sa destination primitive, et même à l'étudier.

Dans une cour intérieure de l'édifice, on a incrusté, je ne saurais dire à quelle époque, des débris de moulures antiques, des lambeaux d'inscriptions et plusieurs fragments de la même frise

dont quelques morceaux se voient dans le mur oriental de Notre-Dame.

La maison de la Prévôté touche à la petite église Saint-Jean, dont une partie de l'enceinte est sinon antique du moins d'une époque très reculée du moyen-âge. Il paraît certain qu'elle fut établie sur l'emplacement d'un édifice romain, et il est probable que quelques parties en auront été conservées. L'église se compose d'une nef unique, flanquée de pilastres ou de contreforts intérieurs, sans chapiteaux, et sur lesquels s'étend une corniche saillante, d'un style simple pour ne pas dire grossier. Deux forts piliers carrés, engagés, surmontés d'un tailloir, la séparent d'un chœur, ou plutôt d'une grande apside semi-circulaire, terminée à l'Est par un petit renforcement carré. Six colonnes en marbre, antiques sans doute, appliquées le long de l'hémicycle, soutiennent une arcature qui forme deux niches de chaque côté du renforcement carré. Au-dessus de cette arcature, et un peu en retraite, il y en a une seconde plus petite, également portée par des colonnes. Les unes et les autres ont des chapiteaux de pierre, d'un profil corinthien, mais grossièrement travaillés. On observe, entre tous ces chapiteaux, un rapport commun, c'est un diamètre moindre que celui de leurs fûts, singularité qui se reproduit souvent dans les édifices construits avec des débris antiques (1). La voûte de la nef, est d'arêtes

(1) La cathédrale de Cordoue en fournit un exemple frappant.

très épaisse, mais fort grossièrement maçonnée : celle du chœur forme une demi-coupole. Dans cette disposition que je viens d'esquisser, il s'en faut assurément que tout soit antique ou seulement appartienne à une même construction. Je doute fort que les voûtes et même les arcatures, ainsi que leurs chapiteaux, soient antérieures au xi^e siècle. Il eût été très intéressant d'examiner l'appareil pour y chercher les traces des différentes époques de cette église; mais aujourd'hui, caché sous du plâtre et du badigeon, il ne peut plus offrir le moindre renseignement. J'oubliais de noter que les voûtes et les arcades de Saint-Jean étaient toutes en plein cintre.

CHAPELLE SAINT-MICHEL.

(*S. Michael de Segureto vel de Acu.*)

Dans un des faubourgs du Puy, non loin de la rivière de Borne, s'élève une masse volcanique, haute de plus de 230 pieds (1), et plus semblable à un obélisque qu'au rocher le plus escarpé que l'imagination puisse concevoir. C'est une des mer-

(1) Suivant M. de Lalande, le mont Saint-Michel a 265 pieds de hauteur, 170 de diamètre dans sa partie moyenne, et environ 510 à sa base. Le sommet n'en a pas plus de 40 à 45 dans son plus grand diamètre. M. Bertrand a évalué à 85 mètres la hauteur du rocher.

veilles du Puy, et le nom vulgaire et ancien de *l'aiguille* en caractérise bien l'étrange structure. A voir la base et la partie moyenne du rocher Saint-Michel, on le croirait inaccessible, et pourtant une chapelle avec un clocher en couronne le sommet. Avant d'y poser une seule pierre, il a fallu tailler ou construire péniblement, le long de cette espèce de tour, un escalier dont les marches surplombent en maint endroit. Qu'on se représente la difficulté et la dépense d'une semblable entreprise! L'honneur en revient à un doyen du chapitre du Puy, Truannus, qui en conçut le dessein et le mit en partie en exécution (1) vers la fin du x^e siècle. Je dis en partie, car il me paraît évident que la cha-

(1) D'après Oddo de Gissey, la première pierre de Saint-Michel aurait été posée en 965, et « l'ouvrage mené au faite ou parachevé l'an 984, en la saison que Guy II séait évêque du Puy, selon que l'on peut apprendre d'une ancienne charte de fondation d'icelle, et d'autres manuscrits que j'ai leus. » Le frère Théodore (Hist. de N.-D du Puy. 1693) fixe à l'an 962 la pose de la première pierre, sans indiquer à quelle époque l'édifice fut terminé. « Gotescalque en ayant béni la première pierre au mois d'aoust 962, passa le 1^{er} décembre à une meilleure vie. » Ces renseignements, dit le frère Théodore sont « tirés de l'instrument de la fondation de cette église, et du livre des obits de la cathédrale. » Cet instrument ne peut être autre que celui que cite la Gallia X^a, tom. II, p. 755, et daté *die Iovis XV Kal. Aug. anno octavo, regnante Lothario rege*, laquelle année correspond à l'année 962. Oddo de Gissey n'indique nullement ses autorités pour la date de l'achèvement de la chapelle, et le frère Théodore ne paraît pas en avoir eu connaissance. — Je ne m'explique point comment la charte datée du mois de juillet ou d'aout 962 n'est point signée de Gotescalque, qui ne mourut qu'en décembre, mais bien de Guy ou Wido qui prend pourtant le titre d'évêque.

pelle s'est progressivement accrue, et les probabilités sont qu'elle n'a été terminée que vers le milieu du xi^e siècle.

Dans son état actuel elle occupe le sommet du roc dont elle suit exactement toutes les sinuosités; elle se compose d'un chœur ou d'un réduit carré, et d'une nef semi-elliptique dont le grand axe est oblique par rapport à celui du chœur. Dans l'intérieur de cette nef, six colonnes légères, disposées en hémicycle, reçoivent les retombées d'une voûte d'arêtes en plein cintre. D'autres colonnes, appliquées le long des murs, soutiennent des arcades plaquées, fort inégales de diamètre. On entre dans la chapelle par un escalier très raide, qui débouche au Sud du chœur. Les chapiteaux des colonnes historiées, pour la plupart, le travail assez fini de leur ornementation, la légèreté de leurs fûts, se rapportent certainement au xi^e siècle; et si la chapelle, comme le prétend Oddo de Gissey, était « *parachevée* » dès l'année 984, il est plus que probable qu'elle se réduisait alors à l'enceinte carrée du chœur, dépourvue d'ornementation et d'un tout autre style que la nef. Il est d'ailleurs évident que la petite chapelle de Saint-Michel a reçu d'autres additions par la suite des temps, et la plus remarquable est son clocher, qui, malgré son architecture très-médiocre, ne laisse pas de produire un admirable effet par sa position. On voit qu'il a été copié sur celui de la cathédrale.

La façade, ou plutôt la porte d'entrée de la cha-

pelle, me paraît contemporaine de la nef. Elle est curieusement ornée d'incrustations de couleur, de moulures et de bas-reliefs, assez finement sculptés. C'est une espèce de petit bijou en son genre; et qui voudrait se faire une idée de l'ornementation particulière à l'architecture byzantine du Velay, ne pourrait en trouver un plus gracieux modèle. J'aime surtout l'effet très-heureux des deux archivoltés qui surmontent la porte; la plus grande trilobée, l'autre intérieure, cintrée, toutes les deux couvertes de rinceaux, et d'ornements sculptés, et comprises dans une mosaïque à compartiments blancs, rouges, jaunes et noirs. Ces mosaïques, très-harmonieuses de ton général, font, à mon sentiment, ressortir avec beaucoup d'avantage les corniches sculptées, ainsi que les bas-reliefs de l'archivolte trilobée, et ceux qui remplissent cinq petites arcades au-dessous du toit.

Quelques marches au-dessous de cette entrée, on voit une galerie couverte qui tourne en suivant une corniche du rocher : autrefois elle paraît avoir été surmontée d'un petit bâtiment d'habitation, destiné sans doute à un gardien, peut-être à quelques religieux bien dévots. Je ne sais si une citerne creusée dans le roc auprès du chœur, renfermait jadis quelque eau miraculeuse, ou bien si elle devait simplement suffire aux besoins des habitants de cette pyramide naturelle.

L'escalier qui serpente autour du rocher a été réparé à plusieurs reprises. Dans le bas on remar-

que, incrustés dans une muraille, plusieurs fragments de bas-reliefs de style bysantin, fort grossièrement exécutés, et que je crois très-anciens. Trois figures, entre autres, tenant chacune un vase d'où échappe un liquide, représenteraient, suivant une opinion fort accréditée, trois naïades, personnifications des trois rivières qui arrosent la vallée du Puy. Mais voilà, ce me semble, une idée trop antique, ou, si l'on veut, trop moderne pour l'époque probable de ces bas-reliefs. Je ne connais pas au moyen-âge un seul exemple de fleuve personnifié ainsi d'une façon toute païenne, et je pense qu'alors les dévots auraient pu se scandaliser d'une semblable allégorie.

L'intérieur de Saint-Michel était tout couvert de fresques; aujourd'hui l'on n'y trouve plus qu'un ignoble badigeon. Ce trait de vandalisme est tout récent, et ce qu'il y a de plus triste à rapporter, c'est qu'on a détruit ces antiques peintures, en dépit des réclamations des personnes les plus éclairées de la ville, et au mépris des avertissements et des défenses des autorités supérieures.

CHAPELLE OCTOGONE

DU FAUBOURG DE L'AIGUILLE.

On donne communément le nom de *temple de Diane* à un petit bâtiment octogone, situé dans

le faubourg de l'Aiguille, et dont l'administration municipale du Puy vient de faire récemment l'acquisition. Sa forme inusitée a pu seule accrédi-ter son origine romaine, mais un examen attentif prouve que ç'a été une chapelle chrétienne, bâtie sur un plan dont le xi^e et le xii^e siècle offrent plus d'un exemple, et dont la cathédrale d'Aix-la-Chapelle est un des types les plus anciens et les mieux conservés. L'octogone du Puy, d'environ 12 pieds de diamètre, est flanqué à l'intérieur de colonnes qui en garnissent les angles rentrants. Sur le côté qui regarde l'Est, se détache en saillie une petite apside qui ne laisse pas de doute sur la destination religieuse de l'édifice. A l'opposite est l'entrée principale; une autre porte enfin s'ouvre au Nord. Une voûte à huit pans avec une ouverture à son sommet, singularité dont je ne m'explique pas le motif, couvre l'octogone. Autrefois, je le suppose, toutes les parois étaient décorées à l'intérieur de peintures à fresque, mais elles ont disparu avec le temps, et il ne reste plus sur les murailles qu'un ciment très fin, préparation ordinaire pour recevoir les couleurs. A l'extérieur, chaque face de l'octogone présente une arcade figurée avec une archivolte quelquefois festonnée qui s'appuie sur deux longues colonnettes. Les archivoltes en général, composées de claveaux noirs et blancs, alternant ensemble, tranchent sur l'appareil des pendentifs réticulé et composé de pierres uniformément noires. Sur chaque face une fenêtre étroite.

A droite et à gauche de l'apside on observera que ces fenêtrés n'occupent pas le milieu de l'arcade ; on a craintsans doute que trop rapprochées de l'apside, elles ne reçussent pas assez de jour.

La porte principale, celle de l'Ouest, est surmontée d'une large archivolté, à claveaux noirs et blancs. Le tympan qu'elle renferme offre le même système de décoration ; des cercles noirs, tangents les uns aux autres, s'y détachent sur un fond blanc (1). Au milieu d'un linteau monolithe, en forme de fronton, on remarque une croix grecque sculptée, et, de chaque côté de cette croix, deux cercles qui diminuent de diamètre, proportionnellement au retrécissement du linteau. Les deux derniers cercles, à droite et à gauche, qui se détachent de la pierre en très bas relief, ressemblent à des boules aplaties. Des deux autres, l'un est divisé par une courbe qui figure un croissant ; l'autre contient un cercle intérieur, tous les deux d'une saillie légère. Je décris minutieusement ces ornements, que je ne prétends d'ailleurs nullement expliquer, parce qu'ils ont paru à quelques archéologues une représentation des différentes phases de la lune, d'où ils ont conclu que l'octogone était un temple de Diane. On peut admettre l'explication sans doute, mais la conclusion semble forcée, et c'est donner beaucoup

(1) Le tympan de la porte Nord est orné dans le même goût ; seulement les incrustations noires y figurent des étoiles.

trop d'importance à ces détails, que supposer d'après ce seul fait l'existence d'un temple païen. Bien plus, ces emblèmes ont fait négliger complètement aux observateurs des indices beaucoup plus sûrs, et qui fixent même l'origine de l'octogone. L'appareil, régulier, en moellons, le style de l'ornementation générale, la forme des chapiteaux ne peuvent s'appliquer qu'à une chapelle bysantine.

Ces chapiteaux en particulier, ornés de rinceaux ou de crochets, et les soubassements, très bizarres et très variés des colonnettes extérieures, me semblent appartenir à une époque déjà avancée de l'architecture bysantine; et en les supposant du commencement du XII^e siècle, je pense leur donner la date la plus ancienne qui soit compatible avec leur caractère.

Pour tout ornement extérieur, l'apside n'a que quelques corbeaux, assez grossièrement sculptés, autour de son toit, d'ailleurs aucune apparence d'incrustations semblables à celles qui décorent les autres faces de l'édifice.

Les Templiers, dit-on, avaient des propriétés dans le faubourg de l'Aiguille. Probablement cette chapelle en faisait partie, car on sait que beaucoup de leurs églises avaient la forme octogone. L'oraire des Templiers, dans l'arsenal de Metz, offre les plus grands rapports avec la chapelle du Puy, et ne s'en distingue guère que par l'allongement de son apside.

SAINT-LAURENT.

Cette église, dépendant autrefois d'un couvent de dominicains, et située dans la partie basse de la ville, se fait remarquer par son architecture gothique. Au Sud de la Loire, les églises gothiques sont rares, et dans le Velay elles paraissent comme une importation étrangère. Celle-ci, surtout, bâtie au *xiv^e* siècle, montre combien l'art gothique eut de peine à se naturaliser dans cette province. Sa forme est celle d'une basilique à trois absides, correspondant à autant de nefs. Les piliers qui les séparent se composent de colonnettes groupées, surmontées de chapiteaux dont les corbeilles, écrasées et remarquablement basses, ne présentent ni la finesse de sculpture, ni la variété dans les formes végétales, qu'on rencontre à la même époque dans les édifices du Nord de la France. Couverts de monstres, de rinceaux et de caprices bizarres, la plupart attestent encore l'attachement des artistes aux types bysantins; quelques-uns même pourraient donner lieu à des méprises, si, à côté de leurs ornements historiés, on ne voyait ces feuilles larges et frisées, qui caractérisent parfaitement les derniers temps de l'art gothique. A la base d'un de ces piliers, on lit l'inscription suivante en lettres onciales renversées, sans doute pour la plus

grande commodité du lecteur : « *En l'an MCCCXL
fust faicte ce....* »

Les fenêtres, très étroites, n'ont qu'un seul meneau ; point d'arcs-boutants ; mais des contreforts épais et saillants ; nulle ornementation intérieure, si ce n'est quelques peintures effacées et barbouillées de badigeon.

La porte principale, actuelle, au Sud et à l'entrée de la nef, est décorée avec plus de richesse que de goût. C'est, à mon avis, une addition qui n'est pas antérieure au milieu du xv^e siècle. On y remarquera des voussures remplies d'anges bouffis, à chevelure flottant sur les tempes, placés chacun sous un dais très minutieusement refouillé, et qui ne manque ni de grâce ni d'élégance. A mon sentiment, ces dais valent infiniment mieux que tout le reste des sculptures.

Depuis peu, l'on vient de restaurer et de rétablir, dans une chapelle au Nord de l'église, le monument élevé à la mémoire du connétable Du Guesclin, autrefois placé dans le chœur. Cette restauration, exécutée avec beaucoup de soin, fait honneur à M. Eynac, curé de Saint-Laurent, qui l'a dirigée lui-même. On a respecté scrupuleusement l'ordonnance ancienne du mausolée, qui se compose d'un soubassement carré portant la statue du connétable, dans une niche ornée de figures, de clochetons, etc. Tous les détails de sculpture échappés aux Vandales ont été replacés dans leur ordre, et le reste fidèlement copié d'a-

près des dessins de l'ancien tombeau. Toutefois, il est une addition fâcheuse que je dois signaler; c'est un casque d'une forme beaucoup trop moderne, sculpté dans l'intérieur de la niche. Il ressemble malheureusement aux casques de carton que portent les figurants de nos petits théâtres. Des peintures et des dorures, assez sagement distribuées, complètent cette restauration. La statue du connétable, de grandeur naturelle, avait été mutilée par les briseurs d'images; sans doute ils prenaient pour un saint le chef des grandes compagnies qui avait rançonné un pape. Heureusement, un moule existait de la tête du héros, et l'on s'en est servi pour la restaurer. Cette statue passait pour le portrait le plus authentique du connétable. Ses traits, durs et fortement marqués, expriment l'énergie et l'obstination, et l'on pourrait prendre ce masque comme un type très caractéristique des physionomies bretonnes. Du Guesclin était petit; mais la largeur de ses épaules indique la vigueur et la force. Couché sur le dos et les mains jointes en prière, il est revêtu d'une armure complète, moins le casque, qu'on ne donnait qu'aux chevaliers morts sur le champ de bataille. Sa large ceinture d'honneur attachée fort bas, au-dessous des hanches, soutient une dague et l'épée de connétable.

Après sa mort devant Châteauneuf de Randon, son corps fut déposé quelque temps à Saint-Laurent où la reconnaissance des habitants du Velay lui

éleva ce tombeau, mais ses entrailles seulement y furent enfermées; son cœur fut envoyé à Dinant, et son corps à Saint-Denis. Dans l'inscription, l'orthographe de son nom ne s'accorde ni avec celle de Dinant, ni avec celle de la Charte de don Henri au musée de Rennes. Au Puy on l'appelle *Claikin*, à Dinant *Gléaquin*, à Rennes, *Claquin*. Gléaquin me paraît conserver davantage l'étymologie armoricaine. Du Guesclin, le moins probable de tous ces noms, est, et sera le seul populaire (1).

FONTAINE DES FARGES.

Au bas de la montée qui mène à la cathédrale, on voit une fontaine construite ou rétablie avec les débris d'un petit monument auquel se rattache une tradition curieuse, rapportée par le F. Théodore. En 1320, un juif avait assassiné un enfant de chœur de la cathédrale, irrité de l'entendre chanter la naissance du Sauveur; et l'ayant enterré secrètement, il se croyait certain de l'impunité, lorsque le dimanche des Rameaux, l'enfant de chœur, miraculeusement ressuscité, se mêla tout d'un coup à la procession qui passait devant la

(1) Cy gist très noble he et vaillant messire Bertrand Claikin, conte de Longueville, iadis connestable de France, qui trespassa l'an mil CCC LXXX et le XIII jour de jui.

fontaine des Farges, accusa son meurtrier, et le fit lapider par le peuple. A cette occasion tous les Juifs furent bannis du Puy, et une ordonnance de Charles-le-Bel accorda aux enfants de chœur de la cathédrale le singulier privilège de juger les Juifs qui enfreindraient ce ban. Un arrêt mémorable de 1373, rapporté par le F. Théodore, prouve que ce privilège des enfants de chœur reçut son exécution, et qu'ils l'exercèrent effectivement. La croix que le chapitre avait fait dresser à la fontaine des Farges, paraît avoir été retouchée anciennement, car les débris que l'on en voit m'ont paru appartenir plutôt au xv^e siècle qu'au xiv^e.

MUSÉE.

Je ne dois point oublier le musée du Puy, l'un des plus remarquables que j'aie vus en province. Outre une fort belle collection minéralogique, il renferme plusieurs bons tableaux flamands et quelques-uns de notre école moderne. Un Miéris d'un admirable coloris, un Wénix, une tête d'étude attribuée à Van Dyck, un Teniers, douteux, mais fort beau quel qu'en soit l'auteur véritable, voilà les tableaux qui m'ont le plus frappé dans cette galerie. Je citerai encore un portrait original de Henri II, faible d'exécution, mais néan-

moins fort curieux, parce qu'il est étudié avec un soin minutieux qui paraît garantir la ressemblance.

On conserve dans la même salle un assez grand nombre de fragments antiques trouvés dans le département, et surtout aux environs du Puy. Quelques-uns ont été retirés des murs de la cathédrale, et comme les débris de la frise, dont j'ai parlé plus haut, paraissent avoir appartenu à un temple de Diane, en raison des attributs de chasse qui s'y trouvent fréquemment répétés. J'indiquerai brièvement les morceaux qui méritent une attention particulière : 1^o] Deux petits génies, de ronde-bosse, trouvés à Margeaix, dans des ruines romaines qui paraissent se rapporter à un établissement thermal. L'un va jeter des filets, l'autre pêche à la ligne. Les figures sentent un peu la manière, mais ne manquent ni de grâce, ni de finesse. A tout prendre, on doit les considérer comme un ouvrage très estimable d'une époque de décadence. — 2^o Une tête de Nâïade, du même temps sans doute et du même style, malheureusement fort mutilée. Je crois qu'elle a été trouvée également à Margeaix. 3^o et 4^o Un bas-relief en grès très fin, représentant plusieurs hommes partant pour la chasse et conduisant une biche apprivoisée. L'un des chasseurs porte une *arbalète*. Malheureusement toute la partie supérieure du bas-relief a été sciée. Une autre arbalète, exactement semblable à la première, est sculptée avec d'autres instruments

de chasse sur un cippe antique, qui, dans le moyen-âge, a été creusé pour servir de cercueil. Voilà la première fois que je trouve une arbalète représentée dans un monument antique. Elle ressemble d'ailleurs de tout point à celles du moyen-âge, si ce n'est que, l'arc étant fort grand, on peut conclure qu'il était de bois ou de corne, au lieu d'être d'acier. 5° Un grand bas-relief, assez grossièrement sculpté, contenant huit figures divisées en plusieurs groupes dont l'explication me paraît bien difficile. L'opinion la plus accréditée y voit un mariage romain. Quant à moi, je pense qu'il représente plusieurs scènes indépendantes les unes des autres, peut-être quelques-unes de ces allégories mystiques, si fréquemment reproduites sur les tombeaux des III^e et IV^e siècle, et dont les Champs-Élysées d'Arles offrent tant d'exemples. Sans hasarder d'explications, je me bornerai à constater la grande ressemblance de composition et de manière entre ces tombeaux et ceux d'Arles.

On trouve encore dans le musée du Puy quelques inscriptions, la plupart mutilées (dont il faut voir l'interprétation dans le savant ouvrage de M. Mangon de Lalande, sur les antiquités de la Haute-Loire), des poteries romaines, des débris de mosaïques, des vases de verre, etc. Enfin le moyen-âge y est représenté par beaucoup de fragments précieux, des tombeaux, des chapiteaux qui ont appartenu à des églises aujourd'hui détruites, des reliquaires et des ivoires bysantins et gothiques.

J'ai particulièrement remarqué un oliphant du XII^e siècle, d'un travail curieux et d'une belle conservation, et parmi plusieurs beaux meubles, acquisitions récentes, je recommanderai aux amateurs une magnifique chaire d'abbé de la Renaissance, et un grand fauteuil du XV^e siècle, parfaitement travaillé, qui porte les armoiries de Polignac.

POLIGNAC.

Le château ou plutôt les ruines du château de Polignac sont situées à deux lieues, à l'Ouest du Puy, sur une hauteur volcanique de même nature et de même formation que le rocher Corneille et le mont Saint-Michel, mais la forme en est bien différente. C'est un grand plateau, s'élevant brusquement du fond d'une vallée, presque plane à son sommet et seulement accessible du côté du Nord; partout ailleurs il présente des bords littéralement taillés à pic. Aujourd'hui, les ruines de cette forteresse saccagée dans la révolution n'offrent plus qu'un médiocre intérêt, mais quelques vestiges antiques, objets de savantes controverses, et une tradition accréditée dans le Velay, ont donné, au rocher de Polignac, une certaine célébrité parmi les antiquaires. « Saint-George, premier apôtre du Velay, dit la légende, détruisit un temple et un si-